CNRS et Université, « je t'aime moi non plus »...

Denis Guthleben

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/histoire-cnrs/9140>

DOI : 10.4000/histoire-cnrs.9140

ISSN : 1955-2408

Éditeur

CNRS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 5 octobre 2009

ISSN : 1298-9800

Référence électronique

Denis Guthleben, « CNRS et Université, « je t'aime moi non plus »... », *La revue pour l'histoire du CNRS* [En ligne], 24 | 2009, mis en ligne le 05 octobre 2009, consulté le 20 mai 2021. URL : <http://journals.openedition.org/histoire-cnrs/9140> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/histoire-cnrs.9140>

Ce document a été généré automatiquement le 20 mai 2021.

Comité pour l'histoire du CNRS

CNRS et Université, « je t'aime moi non plus »...

Denis Guthleben

- 1 CNRS et Université. Les mauvaises langues diront : « Voilà un sujet bien opportuniste ! » Le contexte actuel leur donne évidemment raison. Mais celui d'hier aussi. Et d'avant-hier. Et sans doute celui de demain. Opportuniste, oui. Mais de l'opportunisme le plus régulier, le plus durable, le plus persistant depuis la création du CNRS. S'il est un thème, en effet, qui a marqué avec le plus de constance les 70 premières années du Centre, c'est bien celui-ci. Peut-on même songer un seul instant à tout dire en 5 000 signes ? Non, évidemment. Ce sont des volumes, des collections, des bibliothèques entières qu'il faudrait remplir. Borges, préparez les étagères de Babel, la grande œuvre de notre temps arrive !
- 2 Le plus tragique, c'est que cela ne suffirait pas à faire le tour de la question. Car, depuis 1939, elle s'est posée sous bien des aspects dans chaque laboratoire, institut, chaire, département, bref, dans toutes les structures et instances, grandes ou petites, qui ont marqué et continuent d'animer la vie de la recherche scientifique. Rien qu'au CNRS, pas un conseil d'administration depuis le 21 mai 1940 – date de la première réunion des administrateurs de l'établissement – qui ne l'ait abordée et débattue. Pas un conseil scientifique, un directoire ou un comité de direction non plus. Les archives, volumineuses elles aussi, sont là pour en attester. Les consulter permet de remettre en perspective un débat qui, aujourd'hui encore – aujourd'hui surtout –, reste au cœur des préoccupations. Peut-être la solution réside-t-elle dans le remplacement d'un mot par un autre.
- 3 Reprenons au début : « CNRS et Université ». Impossible de modifier ni le premier ni le dernier terme. Ce serait pourtant chose aisée : « fromage et dessert », « guerre et paix », « grandeur et décadence », les propositions ne manquent pas. Mais, immanquablement, le sujet perdrait son sens. Reste la conjonction « et ». Ne faudrait-il pas plutôt dire « contre » ? La préposition reflète l'argument le plus percutant des opposants au projet de Jean Perrin à la fin des années 1930. Mettre en place un organisme exclusivement consacré à la recherche scientifique, c'était, selon eux, aller

« contre ». Contre quoi ? Contre l'Université, précisément, qui pourtant ne brillait pas à ce moment-là par la qualité de ses recherches. Mais contre les grandes écoles, également, Polytechnique, Normale sup', Ponts et chaussées, Mines, qui, elles, rayonnaient bien davantage.

- 4 Ou « sans » ? Le CNRS sans l'Université : la situation prévalait dans les années 1950. Une période bâtitrice pour le Centre, qui a vu sortir de terre une foule de nouveaux laboratoires. Chaque patron voulait le sien. La plupart d'entre eux l'ont obtenu, grâce aux moyens dont disposait le Centre – cessons de dire que les années 1950 étaient une décennie de vaches maigres pour l'organisme. Le béton coulait à flots. Mais il servait autant à construire de nouvelles structures qu'à ériger des murs autour de l'établissement. Un signe ne trompe pas : en 1956, le CNRS a été le grand absent de la préparation et, dans une large mesure, des réflexions menées à l'occasion du colloque de Caen.
- 5 Ou « avec » ? Le CNRS avec l'Université, c'est une nécessité qui est apparue impérieuse aux yeux de deux directeurs généraux successifs, Jean Coulomb, tout d'abord, puis Pierre Jacquinot, surtout. L'un et l'autre ont oeuvré résolument en faveur du rapprochement. Car ils avaient compris que le CNRS sans l'Université revenait à signer la mort programmée de l'établissement. D'où la grande réforme de 1966 : la création des laboratoires associés. Intervenue dix ans après le grand rendez-vous de Caen, elle reposait sur un constat légitime : l'Université avait beaucoup changé, le Centre devait faire de même, en commençant par abattre les cloisons qu'il avait construites autour de lui.
- 6 De part et d'autre, on s'est tout d'abord regardé en chien de faïence. Les réticences sont d'autant mieux connues qu'elles sont parfois exprimées aujourd'hui encore : les chercheurs du Centre s'inquiétaient de la ponction d'une part conséquente de leurs moyens par des universitaires trop gourmands ; quant aux universitaires, s'ils voyaient d'un bon œil l'afflux de ces moyens, ils craignaient que son corollaire soit la mainmise du CNRS sur leurs recherches. La mayonnaise a cependant fini par prendre. Et la formule à s'installer, au point de rester la règle, malgré quelques évolutions dans les structures – la mise en place des UMR, notamment – qui n'ont jamais remis en cause l'esprit de la réforme originelle.
- 7 Contre, sans, avec, la liste pourrait s'allonger : pour, dans, après... Mais peut-être, à tout prendre, la meilleure liaison est-elle établie avec « et » ? « Et », c'est un mot qui regroupe, qui noue. Il indique une association plus étroite qu'« avec ». Il est plus dépouillé, certes, mais aussi plus substantiel que n'importe quelle autre expression (« de concert », « bras dessus, bras dessous » ou « cul et chemise ») des liens entre les deux plus grands acteurs de la recherche publique française. Des liens originaux, dont on serait bien en peine de trouver des exemples similaires à l'étranger, mais que les chercheurs étrangers nous envient souvent – c'est un signe qui ne trompe pas. On dira donc « CNRS et Université ».
- 8 On arrive à 5 000 signes. Mais l'article aurait tout aussi bien pu n'en contenir que 18.

AUTEUR

DENIS GUTHLEBEN

Denis Guthleben, historien, est attaché scientifique au Comité pour l'histoire du CNRS.